



«Il faut féminiser l'informatique!»

Anne-Marie Kermarrec, professeure en informatique à l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL), vient de publier «Numérique, compter avec les femmes», aux Editions Odile Jacob. Elle y pointe la faible représentation des femmes dans le monde numérique, tout en proposant des solutions pour y remédier.

TEXTE EUGENIO D'ALESSIO

Il faut promouvoir l'informatique auprès des étudiantes, insiste Anne-Marie Kermarrec dans son ouvrage «Numérique, compter avec les femmes».



PHOTO GETTY IMAGES

Anne-Marie Kermarrec, comment êtes-vous arrivée à l'informatique, que vous connaissez en tant qu'entrepreneure et chercheuse?

C'est un peu le fruit du hasard. Après mes deux premières années d'études en sciences à l'Université de Rennes (France), j'ai dû choisir entre mathématiques et informatique. Comme mon grand frère était doctorant en informatique, je me suis dit que cette branche constituerait un métier d'avenir. Vous l'aurez compris, l'informatique n'est pas une vocation apparue à trois ans alors que je démontais un ordinateur.

L'informatique reste une affaire d'hommes. Comment interprétez-vous cet archaïsme?

L'informatique demeure une émanation des mathématiques. Elle souffre donc des mêmes stéréotypes de genre que les autres sciences dures, maths, physique ou chimie. Parmi les autres explications figure le fait que l'informatique est, de nos jours, très porteuse dans la société, si bien que les hommes s'y engouffrent à marche forcée.

Quels sont les stéréotypes de genre les plus fréquents dans le monde numérique?

Dans la logique des stéréotypes de genre liés aux sciences dures, on a affaire à des secteurs élitistes, réputés difficiles. Or, dans l'imaginaire collectif, ces branches de haute technicité sont taillées pour les hommes, alors que la littérature, par exemple, convient plutôt aux femmes.

Voyez-vous d'autres clichés de genre?

Oui, les professions en relation avec l'univers numérique ont souffert de deux facteurs aggravants: les ordinateurs, les jeux vidéo ont souvent été vus comme le pré carré des jeunes garçons plus que des jeunes filles, alors qu'à notre époque, soit dit en passant, il y a autant de joueuses que de joueurs. Enfin, je dirais que l'image du *geek* un peu asocial avec sweat à capuche, qui passe ses journées à coder, continue de sévir.

Dans votre livre, vous évoquez le machisme et la culture du harcèlement chez certains géants numériques de la Silicon Valley. Au cours de votre parcours, avez-vous été victime de tels fléaux?

Je n'ai rien vécu de comparable à ce que je décris dans mon ouvrage, avec des cas graves de harcèlement chez Uber ou Google. Dans mon parcours profession-

nel, j'ai enduré un peu de sexisme. Quant au harcèlement, je n'ai rien subi de très sérieux. En fait, les situations que j'ai traversées ne m'ont pas traumatisées. En revanche, j'ai pu parfois souffrir de l'autorité, de l'assurance et de la domination masculines qui entourent les milieux de l'informatique. Sans compter que je m'y retrouvais souvent esseulée en tant que femme.

«Dans mon parcours, j'ai parfois subi l'autorité masculine»

A l'époque, la conscience des problèmes de sexisme et de harcèlement n'était-elle pas moins aiguë?

Oui, les femmes en étaient beaucoup moins conscientes. J'ai entamé ma thèse en 1993 et, dans ces années-là, on n'était pas alertées ni mises sur nos gardes comme on peut l'être aujourd'hui. Certains cas de sexisme ne nous paraissaient pas si outrageants ou dramatiques qu'à l'heure actuelle.

Comment jugez-vous la situation à l'EPFL sur le front de la féminisation de l'informatique?

L'EPFL n'est pas encore ultra féminisée: par exemple, notre Faculté informatique et communications compte sept femmes sur une cinquantaine de professeurs. A l'EPFL en général et au sein de la faculté en particulier, je perçois toutefois une véritable volonté de féminiser la fonction de professeur. C'est tellement vrai que Martin Vetterli, président de l'EPFL, souhaiterait, à moyen terme, atteindre une proportion de 40% de femmes au sein du corps enseignant.

→ Page 91

La professeure en informatique Anne-Marie Kermarrec (51 ans) – ici à la Faculté informatique et communications de l'EPFL – rappelle que les concepteurs d'algorithmes sont pour la plupart des hommes.



→ **Que préconisez-vous pour attirer les femmes vers le numérique, sachant qu'elles représentent 18% à peine des spécialistes de la branche en Suisse?**

La solution passe par l'éducation. Très tôt à l'école, dans les cursus, dans la société, il faut cesser d'associer informatique et sciences dures à la masculinité. Certaines démarches ont déjà été lancées avec bonheur. L'EPFL, par exemple, organise des cours d'informatique pour les filles de 9 à 12 ans et des cours de robotique pour les filles de 11 à 13 ans.

Existe-t-il d'autres pistes?

Oui, certains cursus en informatique devraient avoir une coloration plus sociétale. Il ne s'agit pas de colorier les cours en rose, mais d'inculquer l'idée que l'informatique ne se résume pas à des lignes de code ou à un domaine pour garçons. Que l'informatique incarne l'avenir dans la médecine, la culture, les médias, l'industrie notamment. Il est important, dans ce contexte, de disposer de rôles modèles, à savoir de pouvoir s'appuyer sur des femmes qui pratiquent l'informatique et qui montrent aux jeunes filles attirées par cette branche qu'elles peuvent tout autant réussir dans cet univers.

Etes-vous favorable à l'introduction de quotas dans le secteur des technologies numériques?

Favorable est un bien grand mot. Disons que je suis pragmatique. Or, force est

de constater que le levier des quotas est efficace dans d'autres domaines, en politique tout particulièrement. Là où certains y voient une forme de favoritisme envers les femmes, j'y décèle plutôt une remise à niveau, puisque dans les processus de recrutement, les femmes, souvent victimes des biais de genre des recruteurs, ont souvent moins de chances que les hommes. Les quotas dans le numérique permettraient de réaliser un saut quantitatif rapide. On a beau vouloir changer les choses, cela prend un temps fou.

Les femmes en Europe de l'Est, en Tunisie, en Inde ou en Amérique latine sont plus présentes dans l'informatique qu'en Europe occidentale ou en Amérique du Nord. Quelle est votre clé de lecture?

Au Maghreb, ce qui compte dans certaines classes sociales, c'est de faire des études, la branche choisie demeurant accessoire. Et c'est plutôt une bonne chose, dans la mesure où les études ne souffrent pas de stéréotypes de genre. S'agissant des pays de l'Est, rappelons que tout le monde était logé à la même enseigne sous le communisme. Sous l'effet du discours égalitaire propre aux régimes marxistes, on n'a pas associé certains métiers aux femmes et d'autres aux hommes. Ce phénomène se vérifie encore de nos jours en Chine.

Et pour l'Inde et l'Amérique du Sud?

Pour l'Inde et l'Amérique du Sud, les facteurs explicatifs ne sont guère relui-

sants. En clair, l'informatique n'y jouit pas d'un très grand prestige et se pratique souvent en télétravail. Elle offre donc des horaires plus flexibles et plus compatibles avec ce que l'on attend, dans ces pays-là, d'une femme à la maison...

Le premier programmeur de l'histoire de l'informatique est en fait une programmeuse, l'Anglaise Ada Lovelace (1815-1852). Pouvez-vous évoquer l'apport à la discipline de la fille du poète Lord Byron?

Ada Lovelace s'était prise de passion pour la machine analytique du mathématicien anglais Charles Babbage (1791-1871). Celle-ci permettait d'effectuer des calculs algébriques compliqués pour les ingénieurs. Elle a été la première à voir dans cette machine une forme d'universalité, en la programmant pour des fonctions autres que celles pour lesquelles elle avait été conçue. A ce titre, Ada Lovelace est considérée comme le premier programmeur de l'histoire.

Au-delà des problèmes de parité, pourquoi les femmes devraient-elles se précipiter vers l'informatique?

Restons pragmatiques: il n'y a pas autant de débouchés professionnels en littérature qu'en informatique, pour ne citer que cet exemple. L'informatique est riche en opportunités. Il serait regrettable de priver la moitié de la population de ces atouts. Bref, il y a de très belles carrières à réaliser pour les femmes dans le secteur de l'informatique. ●